

nir un résultat, s'ils n'étaient fortement réunis et soutenus.

Chacun le comprenait, et cependant, après la bataille de Loigny et la retraite d'Orléans, on vit l'armée de la Loire divisée en deux masses, ayant chacune une ligne d'opération distincte et divergente, l'une vers l'est, l'autre vers l'ouest.

A la même époque, l'armée du Nord avait sa ligne d'opération spéciale et agissait isolément.

Que pouvait-il résulter de la séparation de ces masses et des entreprises qui leur étaient confiées? Le général Chanzy va nous l'apprendre :

Le 30 décembre 1870, il écrivait au ministre de la guerre (V. *planche XI*) :

« Je vous remercie des renseignements que vous me
« donnez sur les opérations que va entreprendre le général
« Bourbaki. J'attends avec impatience de savoir que son
« mouvement se dessine et quelles forces ennemies seront
« détachées contre lui. Je désirerais aussi être renseigné sur
« la situation actuelle et le plan futur du général Faidherbe.

« Notre plus grande chance de réussite doit résider
« dans la combinaison de nos mouvements, dans la coo-
« pération simultanée des trois armées au même but, dans
« un même effort fait au même moment. Sans cela, nous
« nous exposons à voir échouer successivement des forces
« qui, bien dirigées, pourraient triompher. Je vous de-
« manderai donc instamment de me tenir, à cet égard,
« aussi renseigné qu'il vous sera possible de le faire. »

Trois jours après, il envoya au ministre de la guerre un projet d'ensemble dans lequel il exposait ses vues.

« La situation, disait-il, me paraît être la suivante :

« Autour de Paris, une armée puissante qui résiste à
« tous les efforts faits pour rompre l'investissement; dans
« le Nord, le général de Manteuffel, assez fort pour mena-
« cer le Havre, tout en tenant en échec les troupes du
« général Faidherbe; dans l'Est, les forces ennemies

« disséminées de Paris au Rhin pour couvrir les lignes
« d'opérations des Allemands, avec des groupes assez
« considérables pour maintenir les forces que nous pou-
« vons avoir sur la rive gauche de la Saône et opposer
« une résistance à la marche de la première armée; dans
« le Sud, l'ennemi occupant fortement Orléans et encore
« assez nombreux dans la vallée de la Loire, de Blois à
« Gien, pour être une menace sur Bourges, sur Tours et
« sur Nevers, et pour nous préoccuper sur le Loir et du
« côté du Mans, si nous venions à quitter ces positions
« sans y laisser une force capable de les défendre; dans
« l'Ouest, une armée prussienne comprenant qu'un effort
« doit être fait par nous vers Paris et s'établissant forte-
« ment, pour y parer, sur la ligne de l'Eure, tout en bat-
« tant le pays autour de Chartres, pour maintenir ses
« communications avec celle de la Loire.

« Disposé comme il l'est, l'ennemi cherche évidemment
« à se présenter successivement et en forces devant cha-
« cune de nos armées; il manœuvre très habilement.
« Nous sommes généralement peu exactement renseignés
« sur ses grands mouvements, qu'il cache avec beaucoup
« d'art par des rideaux de troupes, et, le seul moyen de
« déjouer des combinaisons qui lui ont si souvent réussi
« jusqu'ici, est de le menacer à notre tour sur tous les
« points à la fois, le forçant ainsi à faire face de tous les
« côtés et à ne plus présenter sur un point des masses
« avec lesquelles il cherche à nous écraser partiellement.

« Il me paraît indispensable que la première, la
« deuxième armée et celle aux ordres du général Fai-
« dherbe, se mettent en marche en même temps; la
« deuxième armée, du Mans, pour venir s'établir sur
« l'Eure, entre Évreux et Chartres, couvrant sa base et
« ses lignes d'opérations, qui sont la Bretagne et les
« lignes ferrées d'Alençon à Dreux et du Mans à Chartres;
« la première armée, de Châtillon-sur-Seine, pour venir
« s'établir entre la Marne et la Seine, de Nogent à

« Château-Thierry, prenant sa base et ses lignes d'opérations sur la Bourgogne, la Seine, l'Aube et la Marne ;
 « l'armée du Nord, d'Arras, pour venir s'établir de Compiègne à Beauvais, avec sa base d'opérations sur les places du Nord et sa ligne principale par le chemin de fer de Paris à Lille.

« Outre ces trois opérations principales et pour y courir, les forces de Cherbourg s'avanceraient, le long du chemin de fer de Caen, jusque sur la gauche de la deuxième armée, ayant toujours leurs lignes de retraite assurées sur Carentan. On aurait alors :

« Les forces réunies en Bretagne et sur le cours inférieur de la Loire, occupant fortement la Sarthe, d'Alençon au Mans, et le Perche, jusqu'au Loir, pour assurer les derrières de la deuxième armée ; les corps francs de Cathelineau, Lipowski, en arrière du Loir et de Châteaudun, pour couvrir l'aile droite de cette même armée et observer les troupes ennemies de la vallée de la Loire ; le 15^e corps, sans découvrir Bourges, entre le Cher et la Loire, pour tenir en échec, en menaçant successivement Blois, Orléans et Gien, le corps ennemi sur la Loire et, dans le cas où l'ennemi se replierait, se portant résolument sur Étampes ;

« Enfin l'armée de Lyon, remplacée sur ses positions actuelles par ce qu'on peut tirer du Midi, tenant en échec, avec les forces de Garibaldi et les corps qui se trouvent dans l'Est, l'armée de Werder.

« Nos trois principales armées, une fois sur les positions indiquées, se mettraient en communication avec Paris et combindraient dès lors les efforts de chaque jour pour se rapprocher de l'objectif commun, avec des sorties vigoureuses de l'armée de Paris, de façon à obliger les troupes ennemies d'investissement à se maintenir tout entières dans leurs lignes. Le résultat sera dès lors dans le succès d'une des attaques extérieures ; et, si ce succès est obtenu, si l'investissement peut être rompu sur un

« point, un ravitaillement de Paris peut être possible, l'ennemi peut être refoulé et contraint d'abandonner une partie de ses lignes, et de nouveaux efforts, combinés entre les armées de l'extérieur et de l'intérieur peuvent, dans la lutte suprême, aboutir à la délivrance. »

L'idée générale du projet répondait sans nul doute aux nécessités du moment. Mais les détails d'application pouvaient être contestés.

La combinaison, en effet, se résumait ainsi : contenir les armées allemandes par des corps détachés et agir simultanément avec les trois armées principales de l'est, du nord et de l'ouest, contre l'armée d'investissement. Mais cette action devait encore s'effectuer sur trois lignes d'opérations distinctes et concentriques. C'était faire la part bien belle à l'ennemi et lui offrir l'occasion de battre successivement chacun de nos groupes. La liaison dans les attaques était assurément une idée pratique. La direction qui leur était donnée violait au contraire ce principe : *qu'une armée ne doit avoir qu'une seule ligne d'opération.*

En 1878, il en fut de même. Les Turcs, impuissants à coordonner leurs mouvements, adoptèrent trois lignes d'opérations différentes : l'une, de Viddin sur le Vid ; l'autre, d'Andrinople et de la Maritza sur les Balkans ; une troisième, du quadrilatère vers le centre de la Bulgarie. Les Russes, au contraire, trop disposés d'ailleurs à se laisser entraîner vers Constantinople, n'en prirent qu'une seule qui devait les conduire de Sistowa à Andrinople. Il en résulta pour les Turcs des efforts sans cohésion qui se heurtèrent sur tous les points à des masses supérieures et qui, en dépit d'une bravoure éclatante, n'aboutirent qu'à des défaites.

La nécessité d'une ligne d'opération unique est donc bien démontrée. Et après les développements qui précèdent, il ne reste plus qu'à reconnaître la vérité des con-

clusions maintes fois exprimées à cet égard par les plus hautes célébrités militaires.

On peut donc répéter avec Jomini :

« *L'art d'embrasser les lignes d'opérations de la manière la plus avantageuse est une des parties essentielles de la science de la guerre.* »

« *A forces égales, sur une même frontière, une ligne d'opération simple doit avoir l'avantage sur une ligne d'opération double.* »

« Il faut donc toujours éviter de former, sur une même frontière, deux armées indépendantes (1). »

Napoléon n'a pas été moins explicite quand il a dit : « Envahir un pays avec une double ligne d'opération est une combinaison fautive. »

Et dans une autre circonstance : « Quand on fait opérer deux fractions d'armée par des directions éloignées entre elles et sans communications, on commet une faute qui, ordinairement, en fait commettre une seconde (2). »

Enveloppement stratégique. — Malgré les dangers que font courir les lignes d'opérations doubles, elles sont fréquemment adoptées. Cela tient aux facilités qu'elles procurent pour réaliser l'idée toujours séduisante de l'enveloppement stratégique. En outre, certaines circonstances permettent quelquefois de choisir deux lignes sans inconvénient. Il en est ainsi quand l'un des belligérants a sur l'autre une énorme supériorité et quand deux de ses armées peuvent s'avancer, sans cesser de rester unies, en suivant des directions divergentes.

Avec les nombreuses armées modernes, ou mieux encore avec des groupes de trois ou quatre armées, le

(1) *Traité des grandes opérations.*

(2) *Commentaires de Napoléon, 1^{er} volume.*

front de marche sera souvent trop étendu pour qu'on puisse suivre une seule ligne d'opération.

L'important, dans ce cas, sera de maintenir sans cesse la liaison entre les armées.

L'histoire des guerres modernes nous offre de fréquents exemples d'enveloppement stratégique, et c'est malheureusement notre armée qui a eu, en 1870, à subir, à cet égard, l'épreuve la plus douloureuse.

Cette manœuvre caractérise le plus souvent les opérations des armées allemandes. Mais généralement elles n'ont réussi que lorsqu'elles étaient favorisées par une grande supériorité de forces.

La combinaison indiquée par l'expérience contre une menace d'enveloppement stratégique est l'*offensive la plus énergique sous les deux formes, stratégique et tactique*, dirigée contre la partie la plus faible de l'ennemi.

Dans le cas de la défensive forcée, l'emploi des lignes d'opérations doubles par l'adversaire conduit à l'occupation d'une position centrale. Mais ce sera toujours un danger d'y attendre l'ennemi, car on reste alors sur la défensive passive et on est presque forcément voué à un désastre. Il faut au contraire en profiter pour assaillir en masse la fraction ennemie qui paraît la plus exposée.

Les manœuvres sur des positions centrales rentrent du reste dans l'ordre des combinaisons que fait naître l'emploi des lignes intérieures.

(c) Des lignes intérieures.

La campagne de 1796, en Allemagne, a clairement démontré les dangers que fait courir à une armée une ligne d'opération double. En présence d'un ennemi actif et résolu, elle est exposée à voir chacune de ses masses accablée successivement avant que l'autre ne puisse venir à son aide.

La ligne d'opération de l'adversaire est dite alors *ligne intérieure*, tandis que celles de l'armée opposée sont des *lignes extérieures*.

C'est l'emploi des lignes intérieures qui a donné au génie de Napoléon son plus brillant éclat, notamment en 1796 et en 1814. On pourrait définir ces lignes en disant que ce sont *les voies de communications qui relient le plus directement les diverses parties du théâtre d'opérations*.

Elles permettent donc à une armée de se porter sur un point quelconque de ce théâtre par la voie la plus courte, de profiter rapidement de la division des forces ennemies, ou même de provoquer cette division pour en tirer ensuite tous les avantages possibles.

La possession des lignes intérieures est donc précieuse pour une armée; mais elle n'a conduit les hommes de guerre au succès qu'à certaines conditions, qu'on peut résumer ainsi :

- 1° *Manœuvrer toujours offensivement et en forces;*
- 2° *Ne prendre l'offensive que sur un point à la fois* (1).

Il est certain, en effet, que si l'on attend l'ennemi de pied ferme, il rassemblera ses troupes, choisira son point d'attaque, obtiendra la supériorité numérique et réussira à acculer son adversaire ou à l'envelopper.

D'un autre côté, en attaquant sur plusieurs points, on est faible partout.

On n'est donc fort qu'en attaquant sur un seul point avec ses troupes disponibles, en choisissant son point d'attaque et en restant sur la défensive partout ailleurs. Telles furent les combinaisons de l'archiduc Charles et de Bonaparte en 1796.

Peu de campagnes du reste ont consacré ces principes avec autant de force que ces dernières. Celle de Bonaparte en Italie est trop connue pour qu'il soit nécessaire

(1) *Maximes de Napoléon*, par A. G.

de la décrire. Un court résumé suffira pour en rappeler toute la portée.

Campagne de 1796 en Italie. — Au mois de mars, l'armée française, forte à peine de 42,000 hommes, éparse sur une ligne de cantonnements étendus du col de Tende à Savone, avait devant elle les armées piémontaise et autrichienne. Le but de Bonaparte était de les diviser pour les battre ensuite séparément. Il l'a expliqué lui-même dans le plan de campagne qu'il adressa au Directoire, le 19 janvier (V. *planche XII*) :

« L'opération que l'on doit faire, dit-il, est simple. Les Piémontais sont-ils seuls? Marcher sur eux par Garessio, Bagnasco, la Solta, Castelnuovo, Montezemolo. Eux battus, le camp retranché forcé, faire le siège de Ceva.

« Les Autrichiens ont-ils le bon esprit de se réunir à Montezemolo avec les Piémontais? Il faut les en séparer et, pour cela, marcher sur Alexandrie et, dès l'instant qu'ils sont séparés, avoir vingt-quatre heures à soi pour forcer le camp retranché de Ceva.

« Une fois ce camp occupé par nous, il faudrait alors des forces doubles pour nous obliger à lever le siège de la forteresse. »

Les armées qui nous étaient opposées étaient bien réunies, mais sur une ligne étendue; et, en faisant une fausse démonstration sur Gènes, Bonaparte réussit à y attirer Beaulieu avec les Autrichiens, tandis que Colli, avec les Piémontais, surveillait les vallées de son pays. Le centre se trouvait ainsi affaibli. Bonaparte y porta ses coups, assaillit les corps ennemis avec des forces supérieures, remporta les victoires de Montenotte, Millesimo, Dego et força ses adversaires à adopter, dès ce moment, deux lignes d'opérations extérieures: l'une vers Turin, c'était celle des Piémontais; l'autre, celle de Beaulieu, vers Milan.

Le premier résultat cherché était obtenu: Bonaparte

avait isolé ses ennemis. Alors, loin de ralentir son activité, il continua son offensive, sur une ligne d'opérations intérieure, d'abord contre l'adversaire le plus faible et le plus rapproché, Colli, qu'il battit à Mondovi et qu'il détacha bientôt de l'Autriche, en lui imposant l'armistice de Cherasco.

Se retournant ensuite contre Beaulieu, il le rejeta au delà du Pô, puis sur le Mincio et enfin sur le Tyrol.

Pour tirer de cette campagne les remarquables enseignements qu'elle contient, il est nécessaire de savoir comment le vainqueur l'apprécia lui-même quelques années plus tard :

« Mais l'armée piémontaise, sous les ordres du général Colli, au lieu de se porter sur Millesimo, eût dû appuyer sur Dego et former la gauche de Beaulieu. C'était une erreur de supposer que, pour couvrir Turin, il fallait se trouver à cheval sur la route de cette ville. Les armées réunies à Dego eussent couvert Milan parce qu'elles eussent été à cheval sur la grande route du Montferrat ; elles eussent couvert Turin parce qu'elles eussent été sur le flanc de la chaussée de cette ville. Si Beaulieu eût eu cinq ou six jours à sa disposition pour rallier sa gauche, il eût dû se porter sur Ceva pour se réunir à l'armée piémontaise, parce qu'il était plus avantageux aux alliés de se maintenir près de la ligne d'opérations de l'armée française. Il n'y avait pas à craindre que celle-ci entrât dans le Montferrat tant que l'ennemi aurait une armée sur Ceva. Réunies, les deux armées étaient encore supérieures à l'armée française ; séparées, elles étaient perdues.

« Le général Beaulieu voulut défendre le Mincio par un cordon. Ce système est ce qu'il y a de pire dans l'ordre défensif. On était encore au mois de mai ; il aurait dû occuper le Serraglio avec toute son armée ; il pouvait y séjourner soixante-dix jours sans avoir rien à craindre des maladies. Il laissa 13,000 hommes de gar-

« nison dans Mantoue ; il en avait 26,000 sur le Mincio ; il aurait donc pu réunir 40,000 hommes, c'est-à-dire une armée supérieure à l'armée française, dans une position aussi formidable que celle du Serraglio ; il eût maintenu ses communications avec Modène et la Basse-Italie. »

Quelques semaines après, au mois de juillet, Bonaparte assiégeait Mantoue, quand l'Autriche dirigea contre lui une nouvelle armée, commandée par le feld-maréchal Würmser. Nous avions alors 15,000 hommes devant la place. Ils étaient couverts par un corps d'observation de 26,000 hommes, qui avait sa droite à Legnago, son centre à Vérone et à Rivoli, sa gauche vers Salo. Il tenait ainsi, avec les lignes de l'Adige et du Mincio, les débouchés du Trentin et du Frioul. Würmser, arrivé au milieu de juillet à Trente, y réorganisa une armée de 60,000 hommes, avec de nouveaux renforts tirés de l'intérieur de la monarchie. Puis, comptant sur sa supériorité numérique, il résolut d'envelopper son adversaire, en adoptant, pour marcher contre lui, deux lignes d'opérations distinctes. A gauche, Davidovich devait descendre la rive gauche de l'Adige ; au centre, Würmser comptait s'avancer entre l'Adige et le lac de Garde, sur les positions du Montebaldo ; ces deux masses suivaient une même direction. Enfin, à droite, Quasdanovich avec 28 bataillons, 17 escadrons et une réserve d'artillerie de 24 bouches à feu, devait côtoyer la rive occidentale du lac de Garde et déboucher sur Brescia, pour menacer nos communications. Entre sa route et celle de Würmser, s'étendait un espace de 10 à 12 lieues, hérissé d'obstacles insurmontables.

Le mouvement commença le 29 juillet, et nos troupes de soutien, assaillies sur différents points par des forces très supérieures, durent reculer. Brescia fut occupé par l'ennemi. Bonaparte se trouvait dans une position critique. Aussi eut-il un moment d'hésitation. Il réunit un conseil de guerre pour avoir l'avis de ses généraux. Mais le même

jour, obéissant à une inspiration de génie, il comprit que l'ennemi, en descendant du Tyrol par Brescia et l'Adige, suivait deux lignes extérieures et le laissait maître de la ligne intérieure du Mincio. Trop faible pour faire face aux deux masses autrichiennes, il avait du moins la ressource de battre chacune d'elles isolément.

Mais, pour cela, il lui fallait réunir toutes ses forces, c'est-à-dire lever le siège de Mantoue, repasser le Mincio et prendre résolument l'offensive contre le plus faible de ses ennemis. En vingt-quatre heures, la combinaison fut arrêtée, transmise à ses lieutenants et mise à exécution (V. *planche XIII*).

Le premier effort se porta sur Quasdanovich, qui fut battu à Salo, à Lonato et rejeté sur Riva. Le 4 août, Bonaparte était débarrassé de cet adversaire.

Ces succès décidèrent Würmser à revenir de Mantoue, où il était entré en libérateur, et à se porter vers Goïto à notre rencontre. Mais déjà son armée, privée du corps de Quasdanovich, d'une division qui assiégeait Peschiera, enfin des détachements laissés à Mantoue et sur les bords du Pô, ne comptait plus que 25,000 hommes. Attaquée de front par Bonaparte à Castiglione et tournée sur sa gauche par la division Sérurier, que la retraite de Quasdanovich avait rendue libre, elle fut complètement battue. Son chef, craignant de perdre ses communications avec la vallée de l'Adige, se replia sur le Tyrol, en laissant à Mantoue 15,000 hommes de troupes fraîches.

Cette bataille décisive fut complétée par les combats du Montebaldo, de la Corona, de Préabocco, de la Rocca-d'Anfo, à la suite desquels, le 12 août, nos soldats victorieux purent reprendre leurs anciennes positions.

Napoléon a jugé cette seconde partie de la campagne avec une autorité qui ne laisse place à aucune autre interprétation :

« Le plan du général Würmser, au mois d'août, était « défectueux; ses trois corps, l'un sous ses ordres directs,

« l'autre sous ceux de Quasdanovich, le troisième sous « Davidovich, étaient séparés entre eux par deux grandes « rivières, l'Adige et le Mincio, plusieurs chaînes de mon- « tagnes et le lac Garda.

« Würmser devait :

« Ou déboucher avec toutes ses forces entre le lac de « Garda et l'Adige, s'emparer du plateau de Rivoli et « se faire joindre à Incanale par son artillerie; 70 à « 80,000 hommes ainsi posés, appuyés, la droite au lac « de Garda, la gauche à l'Adige, ayant trois lieues de front, « en eussent imposé à l'armée française qui, comptant à « peine 30,000 combattants, n'eût pu leur tenir tête;

« Ou bien déboucher, avec toute son armée réunie, par « la Chiese, sur Brescia; l'artillerie peut y passer.

« Il fit, dans l'exécution de son plan, une faute qu'il « paya bien cher; ce fut de perdre deux jours pour se « porter sur Mantoue. Il devait, au contraire, jeter deux « ponts sur le Mincio, à une portée de canon de Peschiera, « et passer promptement cette rivière, joindre sa droite à « Lonato, Desenzano, Salo, et réparer ainsi, par une « rapide exécution, les défauts de son plan.

« Opérer par des directions éloignées entre elles et sans « communications est une faute qui, ordinairement, en fait « commettre une seconde. La colonne détachée n'a des « ordres que pour le premier jour; ses opérations pour le « second jour dépendent de ce qui est arrivé à la princi- « pale colonne : ou elle perd du temps pour attendre des « ordres, ou elle agit au hasard. Dans cette circonstance, « Würmser eût dû éviter cet inconvénient et donner des « ordres à Quasdanovich, non seulement pour déboucher « sur Brescia, mais même sur Mantoue, et se porter lui- « même avec le principal corps, à tire-d'aile, sur cette « place forte. Quasdanovich serait arrivé à Mantoue, s'il « ne se fût pas arrêté à Brescia; il eût fait lever le siège, « eût trouvé protection derrière les remparts de cette